

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1854 \(1er janvier-21 décembre\) : Dorothee, une princesse russe, persona non grata à Paris](#)[Item](#)[216. Paris, Lundi 4 décembre 1854, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## 216. Paris, Lundi 4 décembre 1854, François Guizot à Dorothee de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Circulation épistolaire](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Correspondance](#), [Diplomatie \(Russie\)](#), [Femme \(diplomatie\)](#), [Femme \(santé\)](#), [France \(1852-1870, Second Empire\)](#), [Napoléon III \(1808-1873 ; empereur des Français\)](#), [Nicolas I \(1796-1855 ; empereur de Russie\)](#), [Politique \(Autriche\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Portrait \(Dorothee\)](#), [Relation François-Dorothee](#), [Santé \(Dorothee\)](#), [Vie domestique \(Dorothee\)](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date1854-12-04

### Information générales

LangueFrançais

Cote4066, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 18

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

216 Paris. Lundi 4 Décembre 1854

Il faut que vous écriviez, à votre ami d'Ems et de Schlangenbad, une lettre sur le

thème que voici :

" Je suis bien malade de plus en plus malade. Je vois, et vous me dites qu'à Londres, on se fait un monstre de mon retour à Paris. Certainement je n'aime pas autant que vous les Anglais et je n'adore pas votre alliance ; mais je vous aime, j'aime votre Empereur, et je ne voudrais pas lui créer le moindre ennui. On a peur de mon salon. Mais je n'en aurai point point du tout ; et si un jour j'en avais un, il serait encore plus ce qu'il était quand j'étais libre, c'est-à-dire favorable à l'Empereur et à l'Impératrice. Elle peut se le rappeler. Mais que je suis loin de les doux souvenirs !

"

" Je crois démêler que pour me témoigner toute sa bonté, l'Empereur attend un succès. Que veut-il de plus que la gloire de ses armes et le traité avec l'Autriche ? Est-ce la prise de Sébastopol. Mais je ne serai plus de ce monde ; déjà j'ai à peine la force de sortir de mon lit, de me lever de mon fauteuil ; je crache le sang && J'aspire avec passion et souffrance à mon appartement de Paris, à mon médecin, à l'air doux et à l'aspect gai qui me viennent par mes fenêtres, à des portes qui ferment et que je ferai fermer à tout le monde, s'il le faut. Et puis, si je retourne à Paris, maintenant, on en pensera ailleurs ce qu'on voudra ; l'escapade sera faite ; mais si on apprend à Pétersbourg, ma démarche et qu'on me défende d'aller à Paris, alors j'entre en état de vraie révolte et pour moi, pour ma famille, la situation est tout-à-fait changée. Hélas, je ne tarirais pas sur les motifs de mon ardent désir.

"

Je suis un interprète parfaitement fidèle. M. est venu me voir hier ; très heureux du traité autrichien disant qu'il est complet, qu'on vous fera probablement une nouvelle et dernière sommation, et que si votre réponse n'est pas pleinement satisfaisante, les ambassadeurs seront aussitôt retirés, et l'Autriche entrera en campagne avec ses alliés. Il regarde ceci comme très favorable à la paix. On se loue infiniment de Bourqueney, de sa prudence, de sa patience et de son savoir-faire.

Conseil général. Quand vous écrivez à M. prenez soin que vos lettres puissent être montrées plus haut, et ne donnent pas lieu de croire à un concert habituel entre vous et lui. J'ai entrevu que cela pouvait le gêner et l'affaiblir.

Vous ne savez pas à quel point le travail contre vous est actif et sérieux. Il y a là une méfiance incurable, une conviction de marbre que vous ne sauriez vous tenir tranquille, ne pas travailler contre l'alliance, ne pas servir, à tout prix, votre Empereur qui à son tour, se sert et se servira de vous, par toutes les voies et dans toutes les situations. Certainement, dans le temps de votre grande activité il vous a manqué une habileté, celle de faire penser que vous pouviez être autrement que vous n'étiez, vous soucier d'autre chose que de politique, vous décider par d'autres motifs que le service de votre maître, vivre en dehors de la diplomatie, et des affaires Russes comme hors de la Russie elle-même. Vous êtes, aux yeux des Anglais, la diplomatie Russe incarnée, infatigable, insaisissable. Il n'y a pas moyens de leur persuader qu'il puisse y avoir, pour vous d'autres intérêts, d'autres sentiments, d'autres intentions, d'autres occupations. Un homme peut porter le poids de cette situation exclusive, absolue immuable. Elle ne convient pas à une femme ; il faut qu'elle puisse se retrouver purement et simplement une femme, renfermé dans la vie privée, et que tout le monde puisse le croire.

Ne dites pas trop comme vous me l'écrivez souvent, qu'on fait chez vous, entre les Anglais et les Français, une grande différence, très doux pour les uns, très rude pour les autres. Cela est pris comme une preuve de votre travail contre l'alliance. Et puis, personne ne prend au sérieux cette distinction de votre part. Votre Empereur, dans sa conduite et dans ses conversations avec Seymour, a traité trop légèrement la France et l'Empereur Napoléon pour qu'on voie là autre chose

qu'une manœuvre, et une manœuvre trop transparente.  
J'aurais bien des choses à ajouter. Mais en voilà déjà bien long et l'heure me presse. Adieu. Adieu. Le bon vouloir est toujours le même. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 216. Paris, Lundi 4 décembre 1854, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1854-12-04

Consulté le 24/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/9688>

Copier

## Informations éditoriales

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Bruxelles (Belgique)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 13/09/2025 Dernière modification le 07/11/2025

---

Paris - Lundi 4 Décembre 1854

Il faut que vous écriviez, à  
votre ami d'Em, et de Schlangenbad, une lettre  
sur le thème que voici :

« Je suis bien malade, de plus en plus malade.  
Je vois, et vous me dites qu'à Londres on se fait  
un monstre de mon retour à Paris. Certainement  
je n'aime pas, autant que vous, le Anglais, et je  
n'aide pas votre alliance ; mais je vous aime,  
j'aime votre Empereur, et je ne voudrais pas  
lui créer le moindre ennemi. On a peur de mon  
salon. Mais je n'en aurai point, point du tout ;  
et si un jour j'en ai un, il serait encore  
plus le qu'il était quand j'étais libre, c'est-à-dire  
favorable à l'Empereur et à l'Impératrice. On  
peut se le rappeler. Mais que je suis loin de  
les bons souvenirs ! »

« Je crains de m'être que, pour me témoigner  
toute sa bonté, l'Empereur attend un succès.  
Que veut-il de plus que la gloire de se armer  
et le traité avec l'Autriche ? Est-ce la prise  
de Sébastopol ? Mais je ne serai plus de ce  
monde ; déjà j'ai à peine la force de sortir

de mon lit, de me lever de mon fauteuil, j'ai  
croché le long de lui. J'aspire avec passion et  
souffrance à mon appartement de Paris, à mon  
médecin, à l'air doux et à l'aspect gai qui me  
viennent par mes fenêtres, à des portes, qui ferment  
ce que je ferai fermer à tout le monde, j'il le  
faudra. En puis, si je retourne à Paris maintenant  
on en pensera ailleurs à qu'on voudra; l'empereur  
sera fait; moi si on apprend à Pétersbourg  
ma dé marche et qu'on me défende d'aller à  
Paris, alors j'entre en état de vraie révolte; et  
pour moi, pour ma famille, la situation est  
toute à fait changée. Hélas, je ne tarderai pas  
à trouver le motif de mon ardent désir!

Je suis un interprète parfaitement fidèle.

M. de Metternich me voit bien; très heureux de  
l'attitude Autrichienne; disant qu'il est complet, qu'il  
vous fera probablement une nouvelle et dernière  
communication, et que si votre réponse n'est pas  
pleinement satisfaisante, les Ambassadeurs  
seront aussitôt retirés, et l'Autriche entrera  
en campagne avec ses alliés. Il regarde lui  
comme très favorable à la paix. On se loue  
l'assiduité de Rouquessy, de sa prudence, de  
sa patience et de son savoir faire.

Conseil général. Quand vous écrivez à M. de Metternich  
que vos lettres puissent être montrées, plus haut, et ne  
doivent pas lieu de croire à un tonnerre habituel entre  
vous et lui. J'ai entendu que cela pouvait le gêner et  
l'aggraver.

Vous ne savez pas à quel point le travail  
contre vous est actif et sérieux. Il y a de ma  
mélancolie incurable, une conviction de malice que vous  
ne sachiez vous tenir tranquille, ne pas se laisser  
entraîner à l'illiance, ne pas servir, à tout prix, votre  
empereur qui, à son tour, se sert et se servira de  
vous, par toute la voie, et dans toute la situation.  
Certainement, il vous le tient de votre grande activité.  
Il vous a manqué une habitude, celle de faire  
penser que vous pouvez être autrement que vous  
n'êtes, vous souciez d'autre chose que de politique  
vous adieu par d'autres motifs que le service de  
votre maître, vivre en dehors de la diplomatie  
et des affaires, Russes comme hors de la Russie  
elle-même. Vous êtes, aux yeux des Anglais, la  
diplomatie Russe incarnée, infatigable, invincible,  
il n'y a pas moyen de leur persuader qu'il puisse  
y avoir, pour vous, d'autres intérêts, d'autres intentions,  
d'autres intentions, d'autres occupations. Son homme  
peut porter le poids de cette situation exclusive,  
absolue, immuable. Elle ne convient pas à une  
femme; il faut qu'elle puisse se retrouver souvent.

et simplement une femme, renfermée dans la vie  
privée, et que tout le monde puisse la croire.

Ne dites pas trop, comme vous me l'écrivez souvent,  
qu'on fait chez vous, entre les Anglais et les Français,  
une grande différence, très douce pour les uns,  
très rude pour les autres. Cela est pris comme une  
preuve de votre travail contre l'alliance. Et puis,  
personne ne prend au sérieux cette distinction de  
votre part. Votre Empereur, dans sa conduite et  
dans ses conversations avec Seymour, a traité trop  
légèrement la France et l'Empereur Napoléon  
sans qu'on voie là autre chose qu'une manœuvre,  
ou une manœuvre trop transparente.

J'aurais bien des choses à ajouter. Mais en  
voilà déjà bien long et l'heure me presse. Adieu,  
Adieu. Le bon vouloir est toujours le même.